

XYZ. La revue de la nouvelle

Black Hole Sun

Jean-François Aubé



Numéro 131, automne 2017

YOLO (*You Only Live Once*) : hardis, téméraires, écervelés, aventureux, fonceurs, délurés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86496ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aubé, J.-F. (2017). *Black Hole Sun*. XYZ. La revue de la nouvelle, (131), 20–25.

Black Hole Sun

Jean-François Aubé

Plus notre cercle de vision, d'action et de contact est étroit, plus nous sommes heureux; plus il est vaste, plus nous nous trouvons tourmentés ou inquiétés.

ARTHUR SCHOPENHAUER, *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*

TOUT ÉTAIT VISIBLE, tout était lumineux, les néons bourdonnaient à plein régime et le soleil pulsait derrière les fenêtres de l'aéroport. C'était irritant, cette différence de température de couleurs entre le grand bleu du jour, le blanc bâtard et verdâtre des néons et les ampoules orangées au-dessus des tables. Si j'avais sorti ma nouvelle caméra à ce moment-là, je n'aurais pas su comment concilier cette pénible profusion d'éclairage. Je devais avoir l'air ridicule, mal assis, le dos voûté par une nervosité que je ne contrôlais pas et étreignant l'étui de ma caméra un peu trop fortement, à la fois parce qu'elle m'avait coûté très cher et parce que je regrettais vivement d'avoir choisi ce modèle.

C'était pourtant la dernière-née. La compagnie qui la fabriquait l'avait vantée deux ans avant sa sortie et tous mes collègues caméramans l'avaient attendue impatiemment, avec les mots « révolution technologique » sans cesse aux lèvres. La première fois que j'avais visionné mes images sur un écran haute définition, j'étais demeuré abasourdi. Avais-je besoin d'une résolution aussi élevée ? Que faire de tous ces détails ? Comment utiliser ces zones de basse luminosité, jadis assignées à l'ombre et désormais dévoilées par un capteur hypersensible ? Mais la réelle déception vint deux semaines plus tard, lorsque je constatai le véritable défaut de fonctionnement de ma récente acquisition. Cette caméra

20 était frappée d'une authentique malédiction.

À quelques tables de la mienne, un homme mangeait son repas en examinant sa canette de boisson gazeuse avec une attention démesurée. Ses sourcils broussailleux, qu'il fronçait au plus bas, réussissaient à rendre les ingrédients de son Pepsi extrêmement suspects. Mes efforts pour ne pas les comparer à une mouette s'évanouirent quand les sourcils s'envolèrent à la recherche d'un autre objet à inspecter. Je me levai subitement pour éviter qu'ils ne se posent sur moi ; je n'aurais pas survécu à autant de méfiance. Étions-nous dans la zone des départs ou dans celle des arrivées ? Rien n'était clair dans une aérogare de cette taille. La compagnie de parachutisme ne disposait pas de pistes à elle pour le décollage et l'atterrissage de son avion. Elle s'était taillé une place dans ce petit aéroport régional à services multiples. Le pilote était assis près de moi, il buvait un café, la tête penchée sur des papiers. J'avais envie d'aller vérifier par-dessus son épaule qu'il étudiait bel et bien le trajet, qu'il évaluait les statistiques des vents, analysait des tableaux comparatifs compliqués ou révisait diverses procédures, bref qu'il préparait son vol. Je me ravisai à la dernière minute, arrêté tout à coup par la crainte de découvrir plutôt une grille de sudoku.

La défectuosité de ma caméra ne me quittait pas, elle suivait et précédait chacune de mes pensées, elle surgissait à chaque pas, suintait dans les lignes du carrelage. C'était une défaillance majeure et rédhibitoire que toute la communauté de vidéastes ne tarda pas à connaître. Le capteur était doté d'une telle acuité qu'il ne supportait pas la brillance du soleil. Lorsque l'objectif était pointé directement vers le soleil, celui-ci apparaissait dans l'image comme un cercle opaque et... totalement noir. Pour se moquer de ceux qui avaient succombé à l'achat prématuré de ce produit-vedette, le milieu du cinéma avait très vite trouvé un nom pour désigner sa déficience tragique : on appelait ça le *Black Hole Sun*.

Joël était là-bas, avec les autres parachutistes. Ces hommes vigoureux et énergiques qui parlaient toujours fort avaient réussi, en peu de temps, à transformer leur table en une forêt de Coors Light. Je les connaissais tous, pour avoir participé 21

à leurs entraînements. Pourtant, je ne les rejoignis pas, car assis à leur côté j'aurais été un touriste et eux des indigènes, j'aurais ralenti leur progression dans la jungle amazonienne et ils auraient dû m'ouvrir le passage à coups de machette chaque fois que ma parole aurait tenté de se faire un chemin dans la conversation.

Joël était preneur de son au cinéma. Il y a quelques années, nous avions été engagés pour le même tournage, en Gaspésie, et il m'avait offert une place dans sa voiture à l'aller. Ce furent les neuf heures les plus pénibles de ma vie, faites de dépassements téméraires, de camions suivis de trop près, de courbes abordées dans une totale insouciance, de blancheur de visage (le mien), de sueurs froides (les miennes), de hurlements de cow-boy fou (les siens), d'originaux esquivés à la dernière seconde et de coups de volant débiles ; il avait roulé beaucoup trop vite. Ma main n'avait jamais quitté la portière, enroulée autour de la poignée de maintien comme d'une bouée qui n'est d'aucun secours, elle-même au milieu de la tempête, appartenant à cet habitacle qui à tout moment pouvait se refermer et écraser nos chairs. Joël aimait la vitesse, il me l'avait dit plusieurs fois : « J'aime la vitesse ! » Il l'avait beuglé, fenêtres ouvertes, à la forêt, puis au golfe du Saint-Laurent. Parmi les rares sujets de conversation abordés pendant cette route infernale, il y avait sa passion pour le parachutisme.

Une curieuse vapeur s'élevait du pavé humide. Le Cessna nous attendait à quelques mètres, le nom de la compagnie de parachutisme bien en vue sur son fuselage : YOLO. Nous marchions sur le tarmac en silence. Pendant quelques instants, je me sentis enfin inclus dans l'aura d'insouciance qui enveloppait le groupe. Nous étions légers et bouffons. Je nous regardais de loin, à la façon d'un spectateur au cinéma. Le plan américain qui nous rassemblait dans le même cadrage prêtait à tous le même courage et le ralenti des mouvements savait souligner notre goût pour l'aventure. J'aurais aimé que Caroline me voie alors que j'appartenais à cette procession virile d'aventuriers en quête de sensations fortes. Je

ce flottement de bravoure je parvins à détourner mon esprit de l'in vraisemblable anomalie dont elle était affligée.

L'avion était minuscule et nous ne réussîmes à nous y introduire qu'au prix de quelques contorsions. Toutes les épaules, tous les genoux se touchaient. Il n'y avait que deux petits hublots, c'était sombre et il faisait chaud. Je me sentis aussitôt très mal. J'aurais dû voir les signes avant-coureurs. Cette étrange bouffée de joie et cet élan de confiance un peu louche étaient des indices de ce qui allait suivre, de même que l'état de grâce du prince Mychkine, l'idiot dostoïevskien, quelques secondes avant ses crises d'épilepsie. La porte de la cabine se referma lourdement, dans une suite de crissemments sourds et violents qui semblaient sceller définitivement l'habitable. Tout ce qui était dans ma poitrine se comprima aussitôt et en un instant je fus dans la phase descendante d'une montagne russe géante, le cœur serré et le souffle coupé. Je toussai à quelques reprises, pour décoincer mon pharynx, ou mon larynx, ou tout ce qui paraissait obstrué dans ce coin-là, mais rien ne s'assouplit ; tous mes organes tenaient bien haut la barre de la panique. Il n'y a pas de force G plus terrible que celle créée par les manèges qui n'existent pas. Mes mains exécutaient des mouvements bizarres, de petits soubresauts pour s'agripper ici et là. Le moteur démarra et propagea sa vibration jusqu'à nos sièges, je serrai les poings et les dents, c'était un vertige plus grand que moi, qui faisait de mon corps son objet, et cette levée totale des boucliers, paralysant ma respiration au passage, allait diffuser son alarme dans ma tête, l'inondant de pensées éparses, vives et terrorisantes. « Je ne pourrai pas sortir d'ici. » Ma tête bourdonnait tel un néon, scintillait sur tous les dangers possibles, d'ici et d'ailleurs, d'aujourd'hui à demain. À ces clignotements aveuglants s'ajouta une vérité, une vieille vérité retrouvée, qui s'éleva en même temps que l'avion, s'accordant bien aux multiples craquements de la cabine, qu'on eût dit sur le point de se fendre : « Caroline n'est plus là, elle ne sera plus jamais là. »

Sortir la caméra de son étui. La placer sur mon épaule. Maintenir mon équilibre malgré les turbulences du Cessna. 23

Retirer le capuchon de l'objectif. Fuir dans les petits gestes. Allumer la caméra. Vérifier l'état de la batterie et l'espace disponible sur la carte mémoire. Confirmer les préréglages. Et enfin accomplir à nouveau ce geste qui m'avait toujours sauvé auparavant. Fermer mon œil gauche et confiner le droit dans l'œilleton caoutchouté.

Réduire le monde à un seul petit cadre. Amincir le faisceau de mon attention. Me préserver de l'éparpillement.

Filmer, me perdre dans cette danse à la fois mentale et physique. Cadrer, régler l'exposition, ajuster le foyer. Et encore : cadrer, régler l'exposition, ajuster le foyer.

Cette fois, le charme n'opéra pas. Mon nouvel appareil dernier cri ne prodiguait pas cet enchantement. La peur redoubla. Je me sentais pareil au scientifique éprouvant l'imposture du microscope. Il croit être en mesure de se concentrer sur quelque chose, de se débarrasser d'une partie de l'univers, mais l'infini lui revient en plein visage, sous la forme du très petit. Cette caméra ultraperformante et à très haute résolution commettait la même arnaque. Que de lumière ! Que de netteté ! Où étaient les ombres et les angles morts ? Où étaient l'obscurité et l'imprécision ? La petitesse du viseur ne remplissait pas sa promesse ; l'entière réalité de cette cabine étouffante rejaillissait de plus belle, dans une clarté épouvantable et une avalanche de détails.

Le soleil fusa à l'intérieur de l'appareil. L'avion se fissurait. Non, c'était la porte qui s'ouvrait. Un vacarme de moteur et de vent emplait toutes les cavités de mon corps. La tête profita de ce répit ; aucune pensée ne pouvait rivaliser avec ce bruit assourdissant. L'air se refroidit en quelques secondes, il me sembla que tout le monde respirait mieux. Les yeux s'accrochèrent à cette fissure lumineuse. Faire l'amour à Caroline était la seule façon de rapetisser la fenêtre du monde. Elle devenait minuscule et tout ce qui était diffus s'y concentrait. La pression grandissait, le vent nous aspirait. Et pendant ces quelques minutes, ce fut le miracle ; celui de vivre à la manière d'un humain normal, dépressurisé de lui-

24 même, projeté dans les lueurs et les obscurités de l'autre. Les

parachutistes se levèrent, attirés par la brèche. Ils s'y engouffrèrent un par un, disparaissant dans le contre-jour éblouissant. Avant de sauter, Joël demeura un moment debout, les bras ouverts, sans doute pour mieux consommer son vertige. Il se laissa tomber lentement.

Je m'approchai de la porte à mon tour. L'instructeur me cria que j'avais oublié d'endosser mon parachute. La terre ferme était loin, les montagnes étaient vastes, et des étendues infinies de forêt débordaient de tous les côtés. Ce point de vue était étourdissant. Rien ne fermait le cadre, les yeux ne pouvaient faire la somme d'autant d'espace, il ne fallait pas compter là-dessus, il fallait abandonner. Joël tombait, déjà loin, déjà petit dans l'immensité. Il avalait du ciel. Il devait hurler : « J'aime la vitesse ! » J'étais en équilibre au-dessus de ce panorama, équilibre assuré par le seul maintien de mes pieds. Mon corps oscillait dans le froid. J'avancai mes bras à l'extérieur de l'appareil. J'eus besoin de beaucoup de force pour résister au vent. Mes mains délièrent finalement leur étreinte. La caméra glissa. Je l'observai tomber. Nous étions à plus de quatre mille mètres du sol.

Dans sa chute, elle enregistra un défilement d'images extraordinaires, indéchiffrables, floues, mal exposées, dans un grand papillotement de verts et de bleus. Et parfois elle captait au passage une masse opaque, un disque sombre, d'une rondeur parfaite, d'un noir absolu, qui s'apparentait à un trou dans le ciel.

Le soleil.